

mad

Une prison pour libérer le théâtre

Armando Punzo fait figure de phénomène dans le paysage théâtral italien. Ce Napolitain né en 1959, a fait ses débuts dans le théâtre de rue. Mais cet homme du Sud attiré par le Nord ne tarde pas à quitter Naples pour Volterra, en Toscane. Particularité de la ville, on y trouve une des prisons les plus dures du pays. C'est là qu'Armando Punzo développe son étonnante expérience théâtrale, montant Genet, Handke, Shakespeare, Brecht avec les détenus. Revenu à un travail avec des comédiens professionnels, il montrera celui-ci pour la première fois à l'étranger à l'occasion du festival de Liège où il devrait retrouver le metteur en scène suédois Lars Noren qui a, lui aussi, développé un important travail avec des détenus.

ENTRETIEN

JEAN-MARIE WYNANTS

Votre parcours, et particulièrement votre travail avec des détenus, fait penser à celui de Lars Noren qui était l'invité de la première édition du festival.

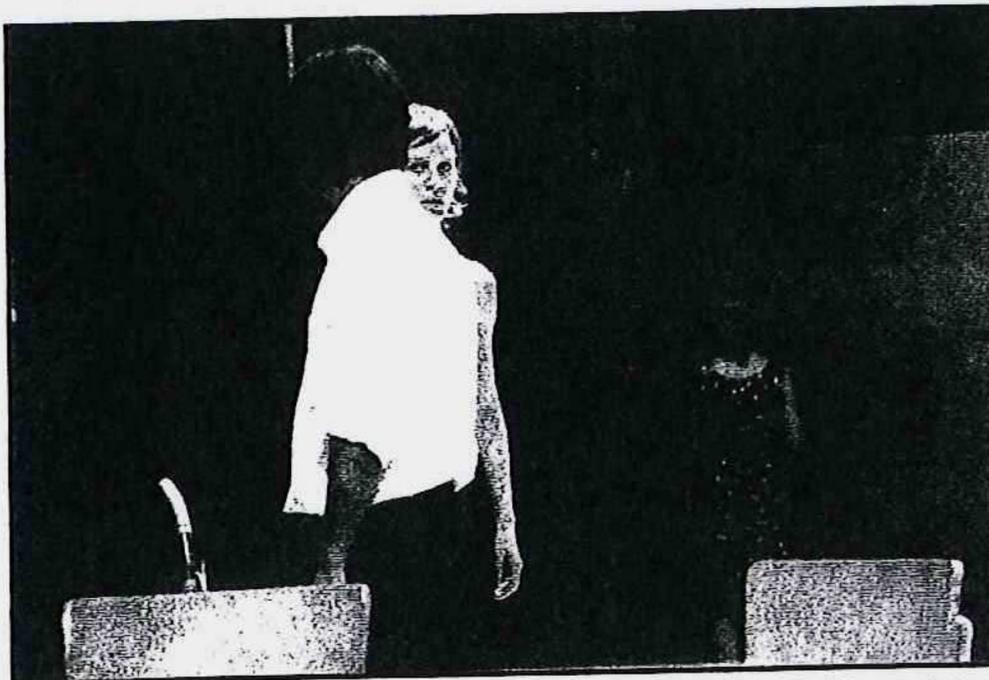
Nous venons de nous rencontrer mais j'avais déjà entendu parler de son travail et aussi des problèmes qu'il a connus à cause de celui-ci. La principale différence entre lui et moi est sans doute que je n'écris pas et que, jusqu'il y a peu, je ne travaillais jamais avec des acteurs professionnels mais uniquement avec des détenus. Depuis 15 ans, je travaille en prison. Ce travail ayant été remarqué par de nombreuses personnes, on m'avait proposé à plusieurs reprises d'autres expériences avec des professionnels. Finalement, j'ai accepté de monter une sorte de laboratoire pour la Biennale de Venise. C'était pour moi la première occasion de sortir de prison et de travailler avec des acteurs.

Quelle était l'idée de ce laboratoire ?

Je voulais montrer qu'on pouvait faire du théâtre autrement. Que la nécessité de faire du théâtre, de dire quelque chose est plus forte que toutes les questions qu'on peut se poser à ce sujet. Ce groupe-là, avec lequel j'ai travaillé, avait besoin de dire des choses. Quand on perd ce besoin, ça devient le cliché du théâtre avec ses acteurs, son décor, etc. Dans « Nihil-Nulla », on montre ces clichés du théâtre...

Comment a démarré votre travail en prison ?

Je suis autodidacte en matière de théâtre. Je suis napolitain et le théâtre à Naples ne me satisfaisait pas. Je suis donc parti pour Volterra. A une époque, j'ai participé à un groupe dont plusieurs membres avaient travaillé avec Grotowski. C'est comme cela que j'ai rencontré votre compatriote Thierry Salmon. Il était venu à Volterra pour participer à ce groupe. Moi j'étais son guide et interprète. On a sympathisé et je lui ai dit que ça me plairait de travailler avec lui. C'est ainsi que j'ai été son assistant sur la créa-



Dans « Nihil-Nulla », Armando Punzo fait ressortir tous les problèmes posés par la représentation théâtrale autour du « Hamlet-Machine » de Heiner Müller.

tion de « A. da Agatha », sa première production en Italie.

Jusqu'à là, le parcours reste plutôt normal...

Oui mais cette expérience dans ces groupes m'a amené à l'idée qu'il n'était pas intéressant pour moi de rester dans le théâtre « pur ». Il me semblait plus intéressant de travailler avec des non-professionnels. Le théâtre n'était pas très loin de la prison et je me suis dit qu'en prison, il y avait des gens qui avaient du temps. En fait, j'ai découvert par après que ce n'était pas le cas et qu'ils avaient pas mal d'activités. Mais je me disais qu'avec ces gens, je pourrais travailler sans tous les artifices du théâtre. Un peu comme le néo-réalisme au cinéma.

Mais il s'agissait bien de faire du théâtre...

« Avec ces détenus, je pouvais travailler sans tous les artifices du théâtre »

Absolument. Mais vous savez, il est plus facile de payer des acteurs qui jouent les délinquants que de faire en sorte que des délinquants se transforment en acteurs. On me demande souvent si je fais de l'art ou du social. C'est un problème de regard. A l'origine, je suis parti d'une situation très égoïste. J'avais envie de faire du théâtre autrement. Point. C'est ce que j'ai dit aux détenus que j'ai rencontrés : *Je ne suis pas éducateur, psy ou assistant social. Je ne suis pas là pour vous sauver. Je veux travailler avec des gens qui en ont envie et qui le feront sérieusement.* Ils l'ont très bien pris. En réalité, si on veut faire un travail social, on utilise le théâtre. Ici, c'est l'inverse. Je leur ai dit dès le départ que je voulais faire avec eux quelque chose de plus intéressant que ce qu'on voit ha-

bituellement sur les scènes de théâtre.

Comment a évolué la situation avec ces détenus ?

C'est devenu comme une compagnie même si, forcément, sa composition évolue en fonction des libérations, des départs, des arrivées. Mais il y a une mémoire dans la troupe. Par ailleurs, alors que j'ai débuté dans une prison qui était très fermée, avec des détenus condamnés à des peines très longues et très dures, la situation a beaucoup changé. Aujourd'hui, Volterra est une des prisons les plus ouvertes d'Italie. C'est en partie une des conséquences de notre travail même si ce n'était pas le but.

Pourquoi après toutes ces années, revenir aux acteurs professionnels ?

A un moment, je me suis rendu compte que les gens m'avaient enfermé dans la prison. Dès lors j'ai eu envie de sortir.

Mais la troupe sortait de prison à une époque...

Oui. Au début, nous jouions seulement en prison. Après, on a obtenu des permissions pour jouer dans les théâtres nationaux. Malheureusement, nous avons connu un problème du même type que Lars Noren. Trois des détenus comédiens ont profité d'une tournée pour organiser un hold-up dans une banque. Ce fut moins grave que pour Noren, il n'y a pas eu mort d'homme mais cela fit un gros scandale. Et nous avons dû interrompre les spectacles hors de la prison.

Comment cette crise a-t-elle été vécue ?

Ce fut pénible parce que nous avions établi des règles précises. Ce n'était pas l'institution qui donnait des permissions spéciales aux détenus pour le spectacle. C'étaient les détenus qui choisissaient de consacrer leurs jours de permission au théâtre.

Les autres détenus étaient donc très fâchés sur le trio parce qu'ils ruinaient tout un travail, de nombreux sacrifices. Ce n'était pas juste un hobby.

Comment pratiquez-vous aujourd'hui ?

« Pour moi, "Hamlet" avec les comédiens, ça redevenait du théâtre normal »

C'est le public qui vient voir les spectacles en prison. Celle-ci est devenue une sorte de centre dramatique. Même les gardiens nous aident à la préparation des spectacles. Et on envisage de recommencer les tournées à l'extérieur.

Comment s'est passé le travail menant à « Nihil-Nulla » ?

Il y a d'abord eu le laboratoire avec une trentaine de comédiens à la Biennale de Venise. Ensuite, les comédiens sélectionnés ont travaillé deux mois avec les détenus, sur le même texte : « Hamlet ». A l'arrivée, on a monté « Hamlet » avec les détenus et pas avec les comédiens. Avec ces derniers, on a fait « Hamlet Machine » de Heiner Müller. Pour moi, « Hamlet » avec les comédiens, ça redevenait du théâtre « normal ». A partir de la pièce de Müller, on pouvait par contre parler du théâtre de la révolte.

Comment fut le rapport avec les comédiens ?

On peut parler d'un travail très conflictuel. Au début, à Venise, c'était très violent. J'avais proposé deux possibilités de travail : doux ou violent. Ils ont choisi violent. On a eu énormément de discussions sur ce qu'est le théâtre. Ils attendaient de moi des choses que je ne voulais pas donner : leur dire comment faire, comment parler, etc. Je ne travaille pas comme ça.

D'où venaient ces comédiens ?

D'un peu partout. Certains sortaient de l'école, d'autres venaient de groupes de théâtre contemporain, d'autres étaient musiciens. C'est ce côté hétérogène qui me semblait intéressant. On a donc fait le laboratoire à Venise, on a réalisé une sélection parmi les candidats et à la fin on a construit le groupe. A présent, ce groupe me semble très intéressant et nous envisageons de continuer à travailler ensemble en fondant la « Nihil company ». On cherche des idées, des auteurs.

Que raconte « Nulla » ?

Il s'agit, non pas du texte même de Müller, mais de variations sur son « Hamlet Machine ». Ce texte montre qu'il est très facile d'impressionner, de toucher le public. Finalement, notre spectacle est fait de bribes très différentes, dans l'esprit de « Hamlet Machine ». On trahit le texte mais pas l'esprit. Je ne suis pas capable de prendre le texte et de le monter tel quel. On a donc utilisé le mécanisme de la pièce pour en faire autre chose, tout en cherchant à être fidèle à l'esprit de Müller.

Vous parliez d'un théâtre de révolte...

Oui et, dans l'esprit du public, cela peut avoir une connotation un peu sombre, triste. « Nulla » n'est pas du tout comme ça, au contraire. Quand on a en soi l'idée de changer les choses, c'est un sentiment très vivant, très fort. Il n'y a rien là de lourd ou de gris. Or, on a toujours monté le texte de Müller de manière noire, dramatique. Je ne crois pas que Müller ait été comme ça. Chez nous en tout cas, c'est plein d'énergie. Et de rire.

Quelles passerelles établissez-vous entre votre travail en prison et celui avec cette nouvelle compagnie ?

Pour moi, les choses sont claires. Je ne fais pas le même travail avec les comédiens et avec les détenus. En prison, il y a un moyen d'approcher la vie de manière plus vraie. A présent, je crois possible de trouver cela aussi avec des acteurs. Mais d'une autre manière. Mélanger les deux ? On a essayé mais ce n'est pas le plus intéressant.

Vous ne craignez pas de vous perdre en rentrant dans le circuit des festivals ?

Si je dois être perdu dans ce mécanisme, on verra. Le défi est là aussi. Est-on capable de maintenir la qualité de notre travail dans ces circonstances nouvelles ? Je ne sais pas. Si cela ne fonctionne pas, j'arrêterai. Je suis toujours très clair sur ce point. A Venise avec les organisateurs comme avec les comédiens, j'ai expliqué que peut-être j'arrêtais l'expérience si elle ne me semblait pas intéressante. Et aussi parce qu'il y a certaines choses que je suis incapable de faire. Ces gens m'ont vraiment fait confiance. J'explique toujours clairement les choses dès le début. Pas par arrogance mais parce que je ne suis pas capable de faire autrement. •